

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.341 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - VENDREDI 12 MAI 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard, 8 Mois, 12 fr. 50
5 fr. 25
Autres départements et l'Algérie, 12 fr. 50
6 fr. 25
Étranger (Union postale), 15 fr. 00
7 fr. 50

Les Abonnements partent de la fin de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2 fr. - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement françaises
A Marseille : Chez M. G. Allard, 21, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 2, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

4^e LETTRE

pour le

Filleul de l'arrière

Le Larousse définit la boue : Pousière des rues et des chemins détremés d'eau. Il ajoute que ce mot dérive du celtique *baw*. Tout cela est fort bien, et, à Marseille comme à X... sur le front, en ouvrant un dictionnaire, vous pourriez facilement en apprendre aussi long que moi. Mais ce dont je vous désire, non pas de l'apprendre, c'est de posséder une imagination assez féconde pour vous représenter, heureux habitant du Midi, le gâchis dans lequel nous patageons ici depuis des mois. Pour ma part, je n'aurais jamais cru que, dans certaines régions de la France, le ciel pût déverser tant d'eau, et la terre en boire autant. Encore pendant l'hiver se faisait-on un raisonnement. Mais le printemps est arrivé. Le soleil a eu la politesse de nous saluer d'une apparition, combien fugace, hélas ! Très vite les nuages sont revenus, et, avec eux, le vent, la pluie, la grêle, soufflant et tombant en bourrasques. Et la boue a suivi, fangeuse et collante, inondant campagne et villages de larges flaques grises, que les autos en passant vous jettent jusqu'à la figure par gouttes épaisses, qui vous tiraillent un peu la peau en séchant. La moindre promenade vous ramène couvert de délabrousures, chaussures et guêtres détrempées. Couramment, des chevaux s'enlèvent jusqu'au poitrail dans des chemins dits carrossables. Jugez, dès lors, ce que peuvent être parfois les tranchées ; et de quelle dose d'abnégation et de résignation héroïque, nos poilus ont à faire preuve, à tout instant.

Et voilà que sonnent les cloches de Pâques fleuries ! Comme il doit faire bon chez nous, parmi le rougeoyer d'ondoyants champs de sainfoin, où sous l'ombre légère des vergers en floraison. Que notre pays m'apparait beau et riant par le souvenir. Si chaque jour, nimbé du courage de nos troupes, me fait plus fier d'être Français, combien aussi cette vision lointaine de ma petite patrie me rend plus chère et plus précieuse, cette Provence qui, malgré sa modeste géographie, possède cependant le plus harmonieux assemblage de beautés.

Point de montagnes, mais des collines charmantes aux vallonnements imprévus ; point de forêts sauvages et profondes, mais des bois, des pinèdes tièdes et silencieuses, où, suivant les saisons, les argelas hostiles ou les genêts orgueilleux accrochent leurs larmes d'ocre éclatant, tandis que les champs se couvrent tout à tour de la dorure des épis mûrs, du cuivre rouillé des vignes à l'automne, ou de la neige odorante des fleurs d'andrier, au printemps. Et toutes ces couleurs, tous ces parfums se trouvent multipliés, entourés, baignés par une lumière idéale, chaude et vibrante, qui rappelle les ciels de Grèce ou de Toscane, où tout paraît limpide et léger.

Parmi cette ambiance heureuse, vous continuez à vivre ! Ah ! comme il faut chasser les regrets avec force pour ne pas vous enivrer ! Vous pouvez aller méditer sous le feuillage argenté des oliviers ; humer l'air salin de notre mer si bleue ; vous battre contre le mistral soufflant en tempête en pleine Crau ; vous éblouir les yeux devant les rochers des Baux, si blancs sous le soleil ; vous promener aux bords fertiles de la Durance ; ou traverser ma ville natale, Aix, à la royauté déchuë, peuplée d'histoire, sommeillant au bourdonnement, mince et continu, d'un fil de la Fontaine Chaude ! Parmi tout cela, vous continuez à vivre ! En sentez-vous bien, au moins, tout le prix ?

Il est inestimable. Soyez-en persuadé ; mais jouissez-en avec décence. Égoïsme, répréhensible en temps normal, devient criminel en temps de guerre. Habitant chez vous, en un pays heureux, où, depuis deux ans, les hostilités n'ont en somme apporté aucun dommage direct, ne vous laissez pas engourdir par ce bien-être persistant. Vous êtes, cela va de soi, renaissant à nos poilus de vous conserver ce bien-être par la barrière qu'ils opposent à l'ennemi. Mais il ne suffit pas. Il faut aussi songer à ce qui se passe au delà du front, à nos territoires envahis. Chaque matin, en descendant la Cannebière, où chaque pas vous montre que Marseille est encore Marseille, comment ne pas penser à ce que peuvent être devenues, sous la botte prussienne, Lille, Lens, Saint-Quentin, Mézières, et tant d'autres, hélas !

Quelle piété affectueuse, nous les Méridionaux, dans notre quiétude affermie par tant d'années de tranquillité, ne devons-nous pas témoigner à ces populations du Nord et de l'Est, toujours placées sur le chemin de l'invasion, à peine guéries d'une blessure, déjà prêtes à en recevoir de nouvelles pour le salut de la Patrie entière. Tant qu'elles seront prisonnières, aucune joie complète ne doit pouvoir nous envahir. De même qu'en une maison, où une maladie grave désolé les occupants d'un étage, aux autres étages les bruits s'éteignent, les enfants se taisent, le piano se clôt, les voix se baissent ; de même, dans la somp-

teuse demeure qu'offre la France à ses fils, tous doivent tendre anxieusement leur cœur vers les angoisses que, sans un murmure, subissent certains d'entre eux.

Songez à ce que doit être leur existence, à leur martyre moral quotidien. Ajoutez-y les vexations de toute nature ; le mensonge répandu à profusion ; tous les événements défigurés à la manière boche ; et, dans votre calme, vous frémisserez de leur misère.

Cela ne signifie nullement, que vous ne souffriez pas de la guerre. Trop de femmes en deuil viennent vous rappeler que son glorieux sacrifice s'étend à toute la nation, et que parmi les héroïques hécatombes, les nôtres ont su, comme tous, faire largement leur devoir. Mais n'est-il pas juste de demander aux provinces épargnées par l'invasion de s'organiser avec encore plus d'énergie, pour que leurs efforts combinés parviennent à rapprocher le front libérateur des provinces envahies ?

Mais tous ces mots sont bien inutiles, non cher filleul ; car je sais trop combien les idées qu'ils expriment s'accordent avec votre sentiment. Comme tous les braves gens de chez nous, vous êtes bon Français, et tout ce qui touche la France ne peut, de près ou de loin, vous laisser insensible. Jamais, je pense, l'esprit du front et celui de l'arrière ne pourront être, mieux qu'en cette matière, en plus intime communion. Seulement, expliquez-moi par quel phénomène vous êtes parfois si pessimistes, alors que nous demeurons si confiants. Et pourtant, vous avez le soleil, et le ciel bleu, qu'aucun taube ne vient soulever.

A propos de taube, voici une histoire qui vous déridera sans doute. Un jour que j'étais allé pour le ravitaillement à la ville voisine, pendant que j'attendais ma voiture pour le retour, un de ces sales oiseaux nous envoya quelques-unes de ses croûtes maléfaisantes. Sur ces entrefaites l'auto arrive. Mon chauffeur, nouveau venu sur le front, avait en outre la particularité d'être légèrement dur d'oreille. En m'installant auprès de lui, je lui demande s'il a entendu les bombes : « Je vous crois, me répond-il. A la première, j'ai en une peur terrible. » Et comme j'allais excuser cette crainte, légitime pour un premier bombardement, il ajoute paisiblement : « Mais oui ; figurez-vous, j'ai cru que c'était moi pneu qui éclatait ! »

PAUL ABRAM.

Une émouvante Cérémonie à la Sorbonne

M. Maurice Masson, tué à l'ennemi, reçoit le grade posthume de docteur

Paris, 11 Mai.
Une cérémonie particulièrement émouvante a eu lieu ce matin à la Sorbonne. Elle consistait de la proclamation du jugement de la Faculté sur les thèses de M. Pierre-Maurice Masson, né à Nancy, docteur de la Faculté des Lettres, qui, au cours de la saison des pluies arrivant, le terrain pour la colonne de secours devint impraticable.

M. Pierre-Maurice Masson devait soutenir ses thèses, l'une sur la Religion de Jean-Jacques Rousseau, l'autre sur une édition critique du *vicar de Savoyard*, le 4 mars dernier ; mais, retenu au front par les combats qui se livraient en Argonne, il ne lui fut pas possible de se rendre à Paris, et la soutenance fut remise. On espérait qu'il pourrait avoir lieu très prochainement, quand la tragique nouvelle de la mort du jeune officier parvint à la Faculté des Lettres.

La cérémonie d'aujourd'hui a été présidée par M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, docteur de la Faculté des Lettres, qui, au cours de la séance par une allocution dont l'impression sur l'auditoire a été profonde.

M. Alfred Croiset a rappelé dans quelles circonstances on apprit que l'auteur des thèses dont la très belle soutenance devait avoir lieu, venait de tomber au champ d'honneur. Il a rendu ensuite un juste hommage aux services rendus par Pierre-Maurice Masson à Fribourg où il représentait brillamment les traditions, la civilisation et l'influence de la France.

La Faculté des Lettres, a ajouté M. Alfred Croiset, n'a pas pensé que son rôle était de prendre fin à l'annonce de la mort glorieuse du doyen de la Faculté de Fribourg. Elle a tenu à ce que la mort de ce jeune homme, qui fut si vaillant, ne soit pas un acte de celui qui fut accompli dans le tumulte des combats un labeur plein de sérénité et à dire avec quelle fierté on aurait conféré le grade de docteur à l'héroïque sous-lieutenant à qui la mort enleva cette consécration.

Les deux rapporteurs des thèses, M. Lanson pour la Religion de Jean-Jacques Rousseau, et M. Michaux pour l'édition critique du *vicar de Savoyard*, ont ensuite lu leurs rapports, et M. Alfred Croiset, se levant, a déclaré, dans la forme accoutumée que les thèses étaient dignes de valoir le grade de docteur avec la mention très honorable.

Les Allocations aux Familles de Militaires condamnés

M. Durafour, député de la Loire, a adressé au ministre de l'Intérieur, une lettre dans laquelle il réclame pour les familles des militaires condamnés, les missions chargées de l'attribution des allocations ont admis, dans leur jurisprudence, que le bénéfice de la mesure devait être retiré aux familles lorsque le militaire est enlevé à son devoir militaire par une condamnation en Conseil de guerre, il invoque les raisons d'humanité et d'équité qui viennent à l'appui de l'opinion contraire au faveur de la famille brusquement brisée de tout moyen d'existence pour une faute à laquelle ses membres sont restés étrangers.

« Je suis assuré, dit-il, en terminant, que vous ne voudrez pas qu'on puisse dire que, pendant la guerre, le principe de la personnalité des fautes, proclamé par le droit de la Révolution française, a été aboli dans notre grand pays ».

En conséquence, M. Durafour demande au ministre de donner toutes les instructions nécessaires pour que les familles auxquelles arrive un pareil malheur ne soient pas injustement frappées de deux fois.

649^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 11 Mai.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
En Champagne, nos tirs de destruction ont démolé une tranchée allemande sur une longueur de cent mètres environ au sud-est de Tahure.

Sur la rive gauche de la Meuse, lutte d'artillerie assez active dans la région du bois d'Avocourt.

Sur la rive droite, une attaque allemande, lancée vers 2 heures du matin, sur nos positions à l'ouest de l'étang de Vaux, a été repoussée à la baïonnette et à la grenade.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

AVIATION

Dans la nuit du 10 au 11 mai, quatre de nos avions de bombardement ont lancé vingt-six obus sur les gares de Damvillers et d'Étain et sur un parc près de Foameix, où un incendie s'est déclaré.

LES ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE

Les Opérations de la colonne Townshend

L'échec de Ctésiphon et la reddition de Kut-el-Amara

Londres, 11 Mai.

La London-Gazette publie un rapport du général sir John Nixon sur les opérations en Mésopotamie pendant les mois d'octobre, novembre et décembre.

Le général sir John Nixon qui commandait au début le corps expéditionnaire et fut obligé de se démettre de ses fonctions pour raisons de santé, fait ressortir dans son rapport la conduite valeureuse des troupes britanniques.

Il rappelle qu'à Ctésiphon l'ennemi comptait 13.000 hommes de troupes régulières et



Carte des opérations anglaises autour de Kut-el-Amara

38 canons, qui furent peu après accourus par des renforts. Mais, vers le 22 novembre, les troupes britanniques attaquèrent l'ennemi, pénétrant jusqu'à sa deuxième ligne et lui prenant des canons.

C'est ce moment que commencent pour le corps expéditionnaire les difficultés pour s'approvisionner d'eau. En même temps, le général Townshend était à 9 milles de ses sources d'approvisionnement et avait à lutter contre des troupes augmentées de renforts. Cela se passa le 26 novembre dernier et dura jusqu'au 2 décembre, quand commença le retraite de Ctésiphon sur Kut-el-Amara, qui fut atteint le 3 décembre et cerné par l'ennemi le 6.

Depuis cette date, Kut-el-Amara fut l'objet d'un bombardement incessant de la part de l'ennemi. Le 8 décembre, le commandant des forces turques, Nured-Din pacha, demanda au général Townshend de se rendre. Loin d'obtempérer, Townshend, quelques jours après, du 14 au 16, et du 17 au 18, tint avec succès deux sorties heureuses, attendant le concours du corps expéditionnaire de renfort qui lui était envoyé. Malheureusement, la saison des pluies arrivant, le terrain pour la colonne de secours devint impraticable.

Le rapport du général sir John Nixon s'arrête à peu près à cette époque, et l'on sait que, depuis lors, les intempéries seules empêchèrent les secours d'arriver et obligèrent le général Townshend à accepter, quatre jours plus tard, la capitulation qui lui fut offerte en décembre.

L'avancement de l'Heure

Paris, 11 Mai.

La Chambre de Commerce de Paris a adopté et converti en délibération un rapport sur le projet Honorat. Sa conclusion est favorable pour les raisons d'ordre économique et hygiénique qui ont été exposées. Elle émet le vœu de voir décréter au plus tôt l'application proposée, exprimant en même temps le désir que la réforme si possible soit définitive, c'est-à-dire survive à la guerre.

IL Y A UN AN

Mercredi 12 Mai

Au nord d'Arras, pendant la nuit, l'ennemi a été attaqué à diverses reprises et sur plusieurs points ; devant Loos, il a reconquis quelque terrain ; à Neuville-Saint-Vaast, repoussé, il a essuyé des pertes énormes ; entre Carency et Ablain, même échec sanglant. Nos troupes progressent à l'est et au nord de Combray, occupant une nouvelle partie du village, ainsi qu'à Neuville-Saint-Vaast. En trois jours, nous avons fait plus de 4.000 prisonniers allemands. D'autres offensives ennemies sont repoussées à Berry-au-Bac, à Beauséjour, à Marie-Thérèse et à Baastelle.

LA GUERRE

L'échec des attaques allemandes sur le front de Verdun

UN IMPORTANT SUCCÈS RUSSE EN ASIE

Paris, 11 Mai.

Les ministres, réunis ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, se sont entretenus de la situation diplomatique et militaire.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -

Paris, 11 Mai.

Avant-hier, tout à la fin de la journée, l'ennemi a lancé une nouvelle et puissante attaque contre la cote 304. L'attaque a échoué complètement.

Il semble que l'ennemi est à bout de souffle. A deux heures du matin, il a tenté un nouvel assaut dans la région de l'étang de Vaux, sans plus de succès que précédemment.

La bataille de Verdun, à son 80^e jour, continue, mais elle paraît entrer dans une période de tassement relatif, qui doit caractériser de nouveaux préparatifs.

De Russie, nous parvenons des nouvelles assez confuses et contradictoires.

Il y a deux mois, des mouvements importants étaient signalés des deux côtés. On les interprétait comme les préparatifs d'une offensive qui n'attendait, pour se déclencher, que le retour du beau temps. Puis, l'accalmie s'est faite. Elle persiste, absolue, et elle déroute les critiques militaires qui ne savent plus qu'augurer.

D'un côté, en effet, la presse allemande fait répandre le bruit de larges préparations, et ce matin encore, un journal anglais confirme que l'état-major russe y croit ; tandis que, d'un autre côté, certains ne craignent pas d'affirmer que l'ennemi n'a pas d'autres desseins que celui de distendre sa faiblesse sur le front oriental.

Les états-majors alliés obéissent à des considérations d'un caractère inductible, comme l'observe un grand journal francophile de Suisse. Il convient de leur faire confiance. Quand, enfin, ils pourront attaquer à leur tour sur tous les théâtres à la fois, la face des choses changera vite.

Si nos alliés russes paraissent taciturnes sur leur front d'Europe, ils progressent toujours en Asie Mineure, et leur avance de ce côté a un extrême intérêt.

Sur le front de Salonique, on signale une activité des deux côtés, qui peut être le signal des opérations.

De même, une certaine nervosité est constatée dans les deux camps sur le front occupé par nos alliés britanniques.

M. JUS RICHARD.

Les Parlementaires russes en Angleterre

Télégramme de félicitations à l'armée française

Londres, 11 Mai.

À la fin de la collation offerte par la Chambre aux députés parlementaires russes, M. Hayes Fischer, membre du ministère, a proposé au nom du speaker M. Lowther, d'envoyer à M. Poincaré, au nom de la Chambre des Communes et celui des parlementaires russes assemblés au palais de Westminster, un télégramme félicitant la vaillante armée française de ses splendides efforts contre l'ennemi commun.

Le télégramme a été envoyé sous la signature de M. Lowther.

Paris, 11 Mai.

M. le président de la République a reçu le télégramme suivant :

Londres, 10 Mai.

Les membres du Conseil de l'Empire russe et de la Douma, et les membres de la Chambre des Communes d'Angleterre, réunis, envoient leurs salutations cordiales au président de la République française, au vaillant peuple et à la vaillante armée française, et les félicitent pour la lutte brillante qu'ils soutiennent ; ils expriment leur confiance que la guerre se terminera par une grande victoire pour les Alliés.

Paris, 11 Mai.

Speaker de la Chambre des Communes.

Le président a répondu dans les termes ci-après :

Paris, 11 Mai.

M. James W. Lowther, Speaker de la Chambre des Communes, Londres, Je vous remercie, vous, les honorables membres de la Chambre des Communes, les honorables membres du Conseil de l'Empire russe et de la Douma, de votre message auquel seront très sensibles la nation et l'armée françaises. Les relations de plus en plus intimes entre les représentants des pays alliés sont le signe visible d'une union que rien ne rompra et qui est le meilleur gage de la victoire.

Raymond Poincaré.

Les Troubles d'Irlande

M. Asquith s'explique sur les mesures de répression

Londres, 11 Mai.

M. Asquith a déclaré, hier, à la Chambre des Communes, qu'il n'y avait pas de raison de croire qu'il serait encore nécessaire de recourir à des mesures extrêmes à l'égard des rebelles irlandais, mais qu'il ne pouvait rien préjuger à ce point de vue. Il a ajouté qu'autant qu'il était à sa connaissance, il n'avait pas été exécuté de prisonniers sans avoir réfléchi suffisamment et n'agit pas en conformité des instructions qu'il avait reçues. Le gouvernement impérial admet donc, roulement que les assurances données au commandant du sous-marin allemand qui a été mal interprétée à l'étranger. Il n'a jamais été question de concessions éventuelles car des ordres avaient déjà été donnés aux sous-marins.

verte et l'officier qui a ordonné l'exécution passerait en Conseil de guerre. Il a été d'ailleurs arrêté.

Si d'autres cas identiques se sont produits, ils seront poursuivis de la même façon. Répondant à une question, M. Asquith a fait savoir que si le jugement, lundi prochain, de Casement est publié, ce qui n'avait pas eu lieu pour les autres inculpés, c'est que son cas était spécial.

Le Comité d'enquête sur les troubles en Irlande se composera de Lord Hardinge, de Ponshurst, du président Sherman et de sir Mackenzie-Chalmers.

Comment Verdun fut défendu

L'ordre de tenir jusqu'au bout avait été donné par le généralissime

Paris, 11 Mai.

On communique la note suivante :

À aucun moment de la bataille de Verdun le haut commandement n'a donné d'ordres en vue du retrait des troupes françaises sur la rive gauche de la Meuse. Bien au contraire, dès la matinée du 23 février, le général de Langie de Cary prescrivait aux troupes de la rive droite que l'occupation de tout point même débordé, de tout flot même complètement entouré devait être maintenu même à tout prix et qu'il ne devait y avoir qu'une consigne : tenir.

Le 24 au soir, le général commandant en chef prescrivait de tenir sur le front entre Meuse et Woëvre, en y employant tous les moyens dont on disposait. Il dirigeait aussitôt le général de Castellana sur Verdun.

Le lendemain matin, 25 février, en cours de route, le général de Castellana confirmait, par téléphone, au général Herr, que, conformément aux ordres du général en chef, les positions de la rive droite de la Meuse devaient être tenues, coûte que coûte. Enfin, le soir du même jour 25, le général en chef envoyait au général Pétain, prenant son commandement, l'ordre suivant : « J'ai ordonné, hier 24, de tenir sur la rive droite de la Meuse, au nord de Verdun. Tout chef qui donnera un ordre de retraite sera traduit devant un Conseil de guerre ».

Le Proletariat anglais et la Guerre

Un meeting monstre approuve l'organisation de toutes les ressources en vue d'une victoire décisive

Londres, 11 Mai.

Hier soir, une grande manifestation organisée à son lieu au Queenshall de Londres, sous la présidence du député Hodges.

Après avoir entendu M. Hughes, président du Conseil d'Australie, l'assemblée a voté l'ordre du jour suivant :

« Une réunion monstre réunissant les représentants du parti ouvrier industriel, affirmant de nouveau la résolution nationale de poursuivre la guerre jusqu'à une issue triomphante ; remercie avec reconnaissance les Dominions pour les services splendides et héroïques qu'ils rendent à la mère patrie ainsi que nos alliés glorieux ; et ayant entendu le projet de M. Hughes, l'approuve cordialement et préconise l'organisation de toutes les ressources en vue d'assurer une victoire telle que la victoire qui procurera une paix durable et la sécurité nationale garantie pour tous les ouvriers dans les meilleures conditions d'existence ».

LE CONFLIT GERMANO-AMÉRICAIN

Le président Wilson a dit son dernier mot

Londres, 11 Mai.

On télégraphie de Washington que le président Wilson a dit son dernier mot à l'empereur d'Allemagne et au peuple allemand.

La réponse américaine est généralement approuvée aux États-Unis, tant par la presse que dans les milieux politiques. On considère que l'écrivain, le président a clos toute correspondance et qu'une action — et non plus des paroles — s'imposera à l'Amérique si l'Allemagne l'y force en renouant à l'entente, parce que M. Wilson aura refusé d'acheter la paix avec l'Allemagne au prix d'une querelle avec l'Angleterre. Les conseillers du président affirment que, le cas échéant, M. Wilson n'hésitera pas à agir immédiatement.

Nouvelles explications allemandes

Berne, 11 Mai.

Une note semi-officielle a été envoyée de Berlin aux journaux de Saxe et de Bavière, disant que la note allemande aux États-Unis a été mal interprétée à l'étranger. Il n'a jamais été question de concessions éventuelles car des ordres avaient déjà été donnés aux sous-marins.

Le torpillage du « Sussex »

Washington, 11 Mai.

La note allemande déclare que, bien que le commandant du sous-marin allemand ait agi de bonne foi, croyant se trouver en présence d'un navire de guerre, lorsqu'il torpilla le *Sussex*, il se forma une opinion sans avoir réfléchi suffisamment et n'agit pas en conformité des instructions qu'il avait reçues. Le gouvernement impérial admet donc, roulement que les assurances données au commandant du sous-marin allemand qui a été mal interprétée à l'étranger. Il n'a jamais été question de concessions éventuelles car des ordres avaient déjà été donnés aux sous-marins.

